

Li-III  
21/a

Aug 976

POÈME  
SUR LE  
**COURONNEMENT**  
DE  
**L. L. M. M.**  
LE ROI ET LA REINE DE HONGRIE

PAR

CHARLES CORAND.  
ZENEAKADEMIA  
LISZT MÜZEUM

- I. LE 8. JUIN 1867.
- II. LE SACRE.
- III. LE SERMENT.
- IV. LES COUPS D'ÉPÉE SYMBOLIQUES.
- V. A LA HONGRIE.

*Gony*

PESTH, 1867.

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.

DÉDIÉ

A SON EXCELLENCE

MADAME LA COMTESSE

JULES ANDRÁSSY

NEÉ COMTESSE K. KENDEFFY



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

PESTH, LE 31. JUILLET 1867.

CHARLES CORAND.

Any 576  
2009.54

**COURONNEMENT**

DE

LEURS MAJESTÉS

**FRANÇOIS JOSEPH**

ET

**ELISABETH**

ROI ET REINE DE HONGRIE.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MUSEUM

I.

LE 8. JUIN 1867.



Il le faut, l'heureuse aurore  
D'un meilleur avenir,  
Qu'un peuple si nombreux implore  
A la fin doit venir ! . . . .  
(*Vörösmarty, Szózat.*)

Pour qui prépare-t-on ces splendides décors ?  
Pourquoi partout cet air de fête ? . . .  
De l'airain sacré la voix jette  
Retentissante aux cieux ses multiples accords  
Mêlés au bruit de la tempête  
Que vomit le bronze des forts ! . . . .

Où va cette inombrable foule,  
Tumultueux torrent, qui précipite et roule  
La masse de ses flots mouvants,  
Et, telle qu'un serpent gigantesque, déroule  
Ses milliers d'anneaux vivants ? . . .

"Li-III." - (21)/a

Un immense bonheur anime  
Tous les fronts et les coeurs ; d'un élan unanime  
Ces cris joyeux poussés par trois cent mille voix :  
"Éljen !, Éljen !" ébranlent à la fois  
Le firmament qui s'en étonne . . .  
"Admire, ô monde, et vous, soyez jaloux, ô rois !"“  
Cette foule empressée est le peuple Hongrois,  
Dont un monarque aimé va céindre la couronne.

Vous, triomphes pompeux de guerres homicides,  
De l'orgueil des humains hideux enfantement,  
Vous, qu'osent célébrer des peuples fratricides,  
Quand ils devraient rougir de leur égarement,  
Ah ! qu'êtes-vous auprès d'une fête semblable ? . . .  
Sinon l'éclat sanglant d'une gloire coupable ?  
Sinon, de lauriers et de fleurs  
Un menteur et vain étalage  
Impuissant à couvrir de mortelles douleurs ;  
Un fracas de sots cris d'honneur et de courage,  
Pour étouffer le bruit des sanglots et des pleurs ? . . .

Quand verrons nous la paix bénie  
Parmi les peuples établie  
Par la sainte fraternité,  
En bannir la discorde et l'animosité  
Ces fléaux destructeurs nés de la tyrannie ? . . .  
Vous, du moins, en ce jour, triomphez, ô patrie !  
Impérissable liberté !

Vous, que recouvre la Hongrie,  
Au prix de saints efforts, d'une noble énergie,  
Exemple précieux pour sa postérité !

A peine du matin sonne la septième heure ;  
Déjà l'élite des Magyars  
Se presse sous les murs de l'antique demeure  
Qu'habite le fils des Césars.

Offrant au souverain l'inestimable hommage  
D'un immuable attachement,  
Tous ont voulu grossir son brillant entourage  
Au jour de son couronnement ;  
Tous sont là, se groupant autour de leur bannière,  
L'indomptable Transylvanien,  
Le Serbe, le Roumain, le vaillant Cumanien,  
Le Croate à la mine altière ;  
Tous brillamment parés, tous respirant l'orgueil  
Empreint sur leurs faces martiales  
De voir, libres enfin après un si long deuil,  
Flotter les couleurs nationales.

Animés d'une même ardeur,  
Ils ont rivalisé dans ce jour mémorable  
Pour rehausser encor, par un luxe incroyable  
Du grand évènement l'éclat et la splendeur.  
Qui pourrait retracer leur brillant assemblage  
Et ce fastueux étalage  
D'or, de perles, de diamants ?  
Armes sans prix, somptueux vêtements.



Admirables coursiers, dont la vigueur sauvage  
Hier encore ignorait l'esclavage  
Des splendides harnachements,  
Quelles couleurs peindraient le chatoyant mirage  
Dont vous fascinez l'oeil par vos enchantements ?  
Heureux est le pays dont la magnificence  
Etale de pareils trésors !  
Heureux le souverain que la reconnaissance  
Couronne avec de tels transports ! ..

Soudain, embrasant l'atmosphère,  
Des centaines d'éclairs  
Que suit le fracas du tonnerre  
Ont sillonné les airs :  
Ce sont les salves d'allégresse  
Des canons de la forteresse  
A la multitude en émoi  
Annonçant l'approche du roi.  
Il paraît : . . . à l'aspect de cette foule heureuse  
Qui l'acclame de cris joyeux,  
Une larme silencieuse  
De son coeur attendri monte jusqu'à ses yeux.  
Cette larme l'a dit : C'est moins un roi qu'un père  
De ces marques d'amour profondément flatté,  
Et sur le front duquel l'émotion tempère  
La grandeur et la majesté.  
De cette larme précieuse,  
Hongrois, fidèlement garde le souvenir ;



C'est la promesse radieuse  
De tes beaux jours pour l'avenir !

Mais, tout-à-coup les coeurs battent plus vite :  
Vers un seul horizon les regards sont fixés,  
La foule impétueuse agite  
Ses rangs de plus en plus pressés !  
Telle qu'en un clin d'oeil l'électrique étincelle  
De l'un à l'autre continent,  
Aux peuples attentifs, de quelque évènement  
Transmet la subite nouvelle ;  
Tel, surprisant par sa rapidité,  
Un cri mille fois répété,  
Jusqu'aux extrémités et de Pesth et de Bude,  
Fait tressaillir la multitude  
D'un frisson de bonheur, de tendresse et d'espérance :  
„C'est la mère de la patrie !  
„C'est celle qui de la Hongrie  
„Calme le sombre désespoir !“  
Et ce peuple ravi, dont le bruyant délire  
Se traduit par des cris, des vivat et des pleurs,  
Se précipite, ardent à cueillir son sourire,  
A semer sous ses pas des nuages de fleurs ! .

Comme une étoile rayonnante  
De noblesse, grâce et beauté,  
Des Dames du Palais la suite étincelante  
Avance à son côté.

\*

Dans cet écrin vivant, perle la plus brillante,  
A la grandeur éblouissante  
Elisabeth unit la céleste bonté,  
La douceur la plus séduisante  
L'inépuisable charité !  
Incomparable diadème  
Dont l'Éternel orna lui-même  
Son front consolateur,  
Le jour où de sa main chérie  
Elle accourut sécher les pleurs de la Hongrie  
Et guérir sa longue douleur !  
Sois fière, Elisabeth, de ce doux nom de mère  
Que t'a donné l'amour de ce pays  
Dont tu soulageas la misère !  
Sois heureuse ! tes voeux les plus chers sont remplis !  
Tout ce peuple qui t'environne,  
Répète avec enivrement  
Ces mots si doux, aveu du tendre sentiment  
Qui te fit accepter le trône :  
„Ah ! que m'importe la grandeur ?  
„Si j'ai désiré d'être reine,  
„C'est pour me vouer au bonheur  
„De ceux dont je suis souveraine !“

II.

### LE SACRE.

Quelques instants plus tard, arrivés au saint lieu  
Les augustes époux et leur brillante escorte  
Se sont prosternés devant Dieu.  
Des prêtres du Seigneur la nombreuse cohorte  
Par des hymnes sacrés, par des concerts pieux,  
Pour le monarque de la terre,  
Implore l'appui tutélaire  
Du puissant Monarque des Cieux ;  
L'encens vers le Très-Haut monte avec la prière,  
Et le céleste choeur des anges radieux  
Aux cantiques du sanctuaire,  
Unit ses chants mélodieux.  
Pieusement courbé devant l'autel gothique,  
François Joseph des mains du vénéré Primat  
Est oint de l'huile symbolique  
Qui rend invincible au combat.  
Intrépide champion de la foi catholique,  
Il est ceint du glaive historique,  
Riche héritage du Saint Roi  
Qui renversa l'idolâtrie,  
Et neuf siècles plustôt donnait à la Hongrie  
Le bienfait de la Sainte Loi.



Contre la famille Autrichienne  
Qu'importe maintenant l'effort de l'univers ?  
Tremblez, méchants, pour vos complots pervers :  
L'invincible glaive d'Etienne  
La garde de tous les revers !

Approche maintenant, toi qui nouvel Hunyad  
Luttas pour les Hongrois avec un fier courage ;  
Toi, qui deux fois déjà, réunis leur suffrage ;  
Illustre rejeton de l'immortel Arpád !  
Un sage dont le monde admire la prudence  
A haute voix t'a proclamé :  
„Le héros de la Providence“  
Et d'un commun accord le pays t'a nommé  
Pour soutenir ses droits et prendre sa défense.  
Andrássy ! qu'un nouvel honneur  
Augmente encor l'éclat dont ta gloire rayonne !

A toi seul revient le bonheur  
De poser la sainte couronne  
Sur le front de l'Oint du Seigneur !  
Ne crains pas qu'une basse envie  
Jalouse cet honneur prix des nobles travaux  
Auxquels tu consacras ta vie ;  
Ceux mêmes qui sont tes rivaux  
Subissent l'ascendant de ton puissant génie.  
Suivant l'usage consacré,  
Que par un triple „Eljen !“, ta voix retentissante  
Annonce au peuple dans l'attente,

Que l'auguste couple est sacré ;  
Dans un enthousiasme immense  
Ton nom avec le sien mille fois acclamé,  
T'apprendra la reconnaissance  
De tous les coeurs Hongrois pour leur ministre aimé !



Eblouissent les regards d'un éclat sans pareil.  
S'étendant jusqu'au temple, une tribune vaste,  
Sur ses nombreux gradins décorés avec faste,  
Rassemble le clergé, le corps des magistrats,  
Les nobles envoyés des plus grands potentats,  
Et les représentants de la vaillante Diète  
Dont les succès vainqueurs ont produit cette fête.

III.

LE SERMENT.

Le sacre est accompli. Le cortège a quitté  
Les hauteurs de la ville antique,  
Et franchi le pont titanique  
Que la puissante main des hommes a jeté  
Sur le fleuve confus de se sentir dompté  
Par cette masse granitique.  
Pesth, la cité cadette, accueillit à son tour  
Par ses ardents vivat, la marche triomphale  
Du monarque entouré de sa brillante cour.  
Sur les larges terrains qui de la cathédrale  
Séparent le Danube, un nouveau monument  
Est construit pour un jour : c'est une haute estrade  
Où le génie et l'art ont sur chaque façade  
Prodigué les décors d'un splendide ornement,  
L'or, la pourpre, les fleurs coquettement groupées,  
Les armes du pays, les éclatants trophées,  
Où viennent scintiller les rayons du soleil,



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Le canon fait encor tonner sa mâle voix :  
L'Empereur-Roi, suivi des Ministres Hongrois  
Et du Primat, gravit la rampe fastueuse  
Qui conduit au sommet de l'estrade pompeuse.  
Là, déposant le sceptre et tenant à la main  
L'image du Dieu mort pour le salut humain,  
Il lance vers le ciel un regard qu' illumine  
La plus ardente loyauté ;  
On croit voir un reflet de la grâce divine  
Inscrire sur son front le mot : „sincérité“ !  
„O peuple, a dit sa voix sonore,  
„Je jure d'observer ta constitution,  
„De maintenir intacte et d'agrandir encore  
„La frontière du sol où vit la nation.“  
Des spectateurs la foule immense  
Dont les bruyants transports se taisent un moment,  
Ecoute avec respect chaque mot du serment  
Dans un religieux silence ...  
Et l'ange qui préside aux populations :

L'ange qui se révèle aux jours d'afflictions,  
Cet ange qui soutient, qui ranime et console  
Par l'espoir et le souvenir,  
Au livre du bonheur grave cette parole  
Sur la page de l'avenir !

IV.

LES COUPS D'ÉPÉE SYMBOLIQUES.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT FÓRUM

Déjà l'astre brûlant qui produit la lumière  
Achève la moitié de sa longue carrière ;  
Le sacre, le serment, à l'estrade, à l'autel,  
Ont marqué les débuts de ce jour immortel.  
Un acte reste encor ; sublime apothéose  
Dont la symbolique grandeur  
Finira dignement cette journée éclosé  
Dans le luxe, l'éclat, la pompe et la splendeur.

En face du géant dont les bras formidables  
Unissent les deux villes-soeurs,  
Tandis que dans les flots, ses pieds inébranlables  
Du Danube en courroux dédaignent les fureurs,  
Une vaste place carrée  
Que distingue le nom du nouveau souverain  
Et qui pour cette fête est richement parée  
Occupe au bord du fleuve un immense terrain.

Par un travail si prompt, qu'il semble un vrai mystère  
Que seul peut expliquer le zèle de l'amour,  
Un tertre colossal, dans l'espace d'un jour,  
A surgi du milieu de ce quadrilatère.  
Là, dédaignant l'éclat de tout fard emprunté,  
Le goût le plus parfait à la seule nature  
Demanda les trésors de sa pure beauté ;  
Aux fleurs, leurs doux parfum, au gazon sa verdure  
Et sa riche simplicité.

Découpé dans le roc par un ciseau habile,  
Un balustre élégant sur la pente facile,  
Déroule ses festons dont la mate blancheur  
Encadre ce tableau ravissant de fraîcheur.  
Nul oripeau menteur, nul art, nul artifice  
N'étaie le clinquant de son éclat factice ;  
Tout est charmant et doux comme le sentiment  
Qui, guidant les Hongrois dans leur empressement  
A dresser à leur prince un gage impérissable  
De leur profond attachement,  
Donne à cette colline un prix inestimable !  
Terre, gazon touffu, fleurs aux tons délicats,  
Sont le tribut commun de tous les Comitats  
Dont l'ingénieux stratagème  
Met aux pieds de son roi tout ce pays qui l'aime.  
Tribut simple et touchant ! Quelle autre nation  
Sut exprimer ainsi sa vénération ?  
Qui voudrait comparer à ce tertre modeste  
Ces monuments hautains mais froids comme un cercueil

Que dans son imbécile orgueil  
Un peuple esclave érige au maître qu'il déteste ?  
Où le bronze et le marbre à grands frais entassés  
En frappant les regards, laissent les coeurs glacés ;  
Où d'un faste insolent la stupide richesse  
Accuse de valets l'impudente bassesse,  
Et qui se soutenant par la servilité,  
Font justement rougir toute l'humanité ! ..

Déjà de tous côtés affluent sur la place,  
Comme un rapide tourbillon  
Que le vent du désir, presse, aiguillonne, entasse,  
La foule se rassemble, et couvre au loin l'espace.  
Au palais du Lloyd un royal pavillon  
Sur un trône éclatant reçoit la souveraine.  
Fier de son privilège, et plein d'empressement  
Un nombreux entourage accompagne la Reine.  
Bientôt l'heure a marqué le supreme moment.  
Les „Noels !“ plus fréquents, l'émotion plus vive  
Ont signalé l'instant où le monarque arrive.  
Tel on vit autrefois l'océan attentif  
A la voix de Moïse aplanir son obstacle,  
Pour laisser dans son sein passer le peuple Juif,  
Et diviser ses eaux par un puissant miracle ;  
Tel, aujourd'hui, le flot de l'océan humain  
Qui sur la place s'accumule,  
S'agit remué par un souffle soudain :  
Il a frémi d'abord ; puis il se meut, ondule,



Résiste, va, revient, résiste encor, recule,  
Et s'ouvre pour livrer passage au Souverain  
Qui devance, empressé, la marche du cortège.  
Son fougueux étalon aussi blanc que la neige  
S'élance, plus léger que l'oiseau qui fend l'air ;  
Son agile galop fait voler la poussière  
Qu'écarte l'éventail de sa longue crinière ;  
De son oeil enflammé sort un brûlant éclair...  
D'un bond impétueux, prompt comme la tempête,  
De la verte colline il a gravi le faîte ;...  
Puis, sur un mot du maître, esclave obéissant,  
Il arrête, il contient son élan tout puissant :  
Rongeant le frein doré qui l'a rendu docile  
Ecumant, hennissant, il demeure immobile...  
Un signal est donné ; les canons des remparts  
Une dernière fois tonnant de toutes parts  
Annoncent le début de la fête guerrière.  
Le peuple recueilli murmure une prière...  
Alors, le Roi qu'anime un valeureux transport  
A tiré du fourreau la glorieuse épée  
Qui, depuis neuf cents ans, fut tant de fois trempée  
Dans le sang d'ennemis, dont l'inutile effort  
Ne faisait qu'illustrer l'indomptable courage  
Du rival qu'ils voulaient écraser de leur rage.  
L'élevant dans les airs, où son regard ardent  
Implore du Très-Haut l'assistance céleste !  
Il frappe avec vigueur, par un rapide geste  
L'Orient et le Sud, le Nord et l'Occident !...



Que ce vaillant défi puissamment symbolique  
Vous rappelle à jamais, peuples de l'univers,  
Qu'il frappera de même, invincible, énergique,  
Les ennemis venus des points les plus divers  
Pour oser apporter, dans leur haine adverse,  
Au royaume Hongrois, les fureurs de la guerre !

Et toi, peuple guerrier, qui, bouillonnant d'ardeur,  
De ce cartel au monde admire la grandeur,  
Et sans te souvenir de tes récentes larmes,  
Tressaillis de plaisir au cliquetis des armes,  
Magyar, si l'avenir te garde des combats,  
Tu verras ton monarque, au chemin de la gloire,  
Te précéder, guider tes pas,  
Et de son bras vengeur, enchaîner la victoire !

Remettant au fourreau le glaive étincelant,  
Le prince a regagné son cortège brillant...  
De la colline belliqueuse  
A peine il a cessé de fouler le terrain,  
Qu'irrésistible, impétueuse,  
La foule a renversé tout obstacle et tout frein.  
Cédant à l'aiguillon de sa vive allégresse,  
Elle gravit d'assaut le sommet escarpé,  
Et dans sa frénétique ivresse  
Pour l'acte solennel dont son cœur est frappé,  
S'arrache en un clin d'œil, jusqu'aux moindres parcelles  
Du gazon verdoyant et des fleurs les plus belles ;

Heureuse d'emporter pour les jours à venir  
Une feuille, un brin d'herbe, un simple souvenir  
Du monticule saint dont l'heureux assemblage  
Offre d'un amour vrai le plus sincère hommage,  
Et du défi public au sens mystérieux  
Qui flatte et qui nourrit ses instincts courageux !

Et dans les flots d'azur poursuivant sa carrière,  
Le soleil qui répand ses torrents de lumière  
De tons plus chauds encor embellit ce tableau !  
Et des cieux entr'ouverts, le regard du Très-Haut  
S'arrête paternel sur la foule joyeuse, . . .  
Et des anges voilés la lyre harmonieuse  
Accompagne ce chant des séraphins émus :  
„Gloria in coelis, et pax hominibus . . .“



V.

#### A LA HONGRIE !

Relève fièrement la tête,  
Hongrie, en reprenant ton rang dans l'univers !  
Ce mémorable jour de fête  
Termine pour jamais le cours de tes revers.  
Vingt ans bientôt ont fui depuis l'heure effrayante  
Où succombait vaincu ton peuple valeureux ;  
Où blessée, affaiblie, et tombant pantelante,  
Tu répandis les flots de ton sang généreux !  
Le barbare étranger<sup>1)</sup> dont le secours impie  
Appelé contre toi, consomma tes malheurs,  
Insultant sans pudeur à ta noble agonie,  
Comme un tigre altéré s'abreuvait de tes pleurs.  
Insensé ! dont l'aveugle rage  
Ne se souvenait plus dans son brutal orgueil,

<sup>1)</sup> Les Russes.

Que le sang des martyrs enfa nte le courage,  
Et qu'un lit de souffrance est loin d'être un cercueil !  
Mais tout coeur qui frémît aux nom s d'indépendance  
    De patrie et de liberté,  
Flétrissait des vainqueurs l'arrogante insolence  
    Et la lâche perversité !  
Mais le monde vouait sa vive sympathie,  
    Son ardente admiration,  
Au peuple qu'immolait la lâche barbarie  
    D'une odieuse oppression !

Et, lorsque les maudits acharnés sur leur proie  
Te croyaient arrivée à un trépas certain,  
Quand, sans même voiler leur bestiale joie,  
Ils te traitaient déjà comme un riche butin,  
Alors tu te levas de ce lit de souffrance  
Où se tordaient ton âme et tes membres meurtris ;  
Faible, mais cependant prête à la résistance,  
Tu raffermis ta marche à leurs regards surpris ;  
Alors qu'ils se flattai ent de voir tes funérailles,  
Tu rappelas à toi les quelques défenseurs  
Echappés à l'exil, au trépas des batailles,  
    Aux bourreaux de tes oppresseurs,  
Et trompant les calculs d'une noire malice,  
Plus intrépide encor, tu rentras dans la lice. . . .

Une première fois la chance des combats  
T'avait trahie, ouvrant l'âbime où tu tombas ;



Désormais plus prudente, écoutant la parole  
    D'un guide sage et éclairé,  
Trop rudement instruite à la terrible école  
    D'un esclavage immodéré  
Tu ne demandas plus à la force des armes  
    Un triomphe homicide, un succès plein de larmes ;  
Hélas ! ton sol rougi d'un sang encor fumant,  
    Ne te gardait que trop d'un tel égarement ;  
Non ! De tes députés la parole féconde  
    Assignait tes vainqueurs au tribunal du monde,  
Réclamoit hardiment ta constitution,  
    Signalait, flétrissait sa violation.  
Remplissant leur mandat sans crainte ni faiblesse,  
    Contre ton esclavage ils protestaient sans cesse,  
Au nom de la justice ils exigeaient les droits  
    Que t'avaient accordés cinquante de tes rois,  
Et présentaient enfin le spectacle grandiose  
    D'un peuple qui défend sa cause par sa cause.

C'en était fait : voyant ta résignation,  
Ta constance admirable aux jours d'affliction,  
Ta touchante union rebelle à la discorde,  
Dieu t'ouvrit les trésors de sa miséricorde  
    Eclairant le Monarque abusé jusqu'alors,  
D'hostiles conseillers il lui prouva les torts ;  
Lui montra le néant de cette politique,  
Dont l'argument du sabre est l'unique savoir,  
    Qui préférant la haine à la faveur publique

\*

Veut sur l'absolutisme établir son pouvoir,  
Et qui, nommant grandeur la terreur qu'elle inspire,  
Amène aveuglément la perte d'un empire.  
Ton bon droit triomphait ; l'affreux ange du mal  
Rentrant couvert de honte au séjour infernal ;  
Dans sa rage implacable il essayait encore  
D'obscurcir l'horizon de cette belle aurore  
Qui se levait pour toi ; l'ambition, l'orgueil,  
La noire trahison, la cupide avarice,  
Tentèrent tour-à-tour leur funeste artifice :  
Tout resta vain ; tu sus éviter cet écueil,  
Jusqu'au jour où sonna l'heure de délivrance  
Qui te rendait ton nom et ton indépendance.  
Le monde avait gémi sur ton malheureux sort ;  
Ses voeux les plus ardents avaient suivi ta chute ;  
De même, il applaudit à la fin de la lutte,  
A l'éclatant succès de ton vaillant effort !

Maintenant une ère nouvelle  
Qui succède à ton deuil terminé pour toujours,  
Va te rendre l'éclat de tes glorieux jours.  
A ton noble passé reste toujours fidèle :  
Lui seul dans l'avenir te trace ton chemin.  
Prends le mot union pour unique devise ;  
Un royaume périt alors qu'il se divise !  
Garde toi d'un orgueil aussi sot qu'il est vain,  
Il pourrait retarder, par trop de suffisance  
L'entièvre guérison de ta longue souffrance ;

Un jour ne suffit pas à guérir les douleurs  
Qu'apportent lentement cinquante ans de malheurs  
L'incomparable patience,  
La sage longanimité  
Dont tu donnas la preuve aux jours d'adversité,  
T'apprirent par expérience  
Qu'elles servent parfois mieux que la violence ;  
Sois patiente aussi dans la prospérité.  
De turbulents partis redoute la malice ;  
Par un zèle importun, par trop d'empressement  
Evite d'entraver l'ère réparatrice ;  
Confiante en tes chefs, en leur discernement,  
Fuis d'un fourbe voisin la caresse hypocrite ;  
(Souviens-toi chaque jour que le knout moscovite  
Te frappa lâchement à l'heure des revers,  
Et fut le lourd marteau qui te forgea des fers ;)  
Crains ses propos flatteurs ; perfide autant que lâche  
Il espère, surtout par la division,  
Empêcher le succès de ton utile tâche,  
Et te jeter en proie à son ambition.  
Alliée à l'Autriche et partant son égale,  
Vois en elle une soeur et non une rivale ;  
La même destinée attend les deux pays.  
Dieu leur dit quand un roi ceint leur double couronne :  
„Vivez et prospérez autour du même trône“.  
— Or, les décrets de Dieu doivent être obéis. —  
En tout temps l'union a décuplé les forces ;  
De l'engouement panslave écarte les amores.



De la Maison Habsbourg sois le ferme soutien,  
En servant son pouvoir tu sers aussi le tien.  
En un mot, reste ferme, unie et patiente,  
Fidèle à ton monarque, en tes chefs confiante,  
Use modérément de tes derniers succès,  
Songe que la licence engendre les excès,  
Et tu verras bientôt les fastes de l'histoire  
Comme aux siècles passés enregistrer ta gloire.

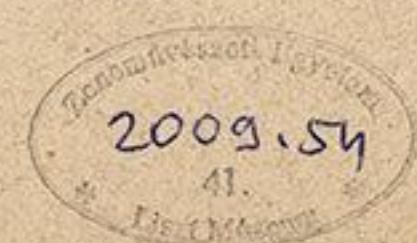
**Ch. Corand** (Etincelles.)

Pesth, juillet 1867.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MUSEUM

IMPRIMERIE GYURIÁN ET DEUTSCH FRÈRES.



SOUS PRESSE

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

LE DRAME DE QUERETARO  
ZENEAKADEMIA  
LISZT (ELÉGIE)

IMPRIMERIE GYURIÁN ET DEUTSCH FRÈRES.